

Réflexions à propos de la vieillesse

Autor(en): **Madis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung**

Band (Jahr): **39 (1961)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-721842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

anderen Leben glauben, ohne viel über die Art derselben nachzugrübeln, und die Beschäftigung mit der Vergangenheit als eines freien Menschen unwürdig ablehnen, das ist wahrscheinlich das beste Rezept, wenn nicht gegen das Altwerden selbst, das wohl von anderen Umständen abhängt, so doch für ein möglichst gesundes und geistig frisches Altern.»

A.L.V.

AHV und Invalidenversicherung

lösen einander ab, es ist nicht möglich, von beiden Versicherungen gleichzeitig Leistungen zu beziehen. Es gibt jedoch unter den Alten viele Gebrechliche. Manchen von ihnen kann man das Leben zum Beispiel mit einem Hilfsmittel erleichtern. Pro Infirmis und ihre Fachverbände stellen ihr Fachwissen für die Abklärung von Hilfsmassnahmen an Altersrentner zur Verfügung und sind im Rahmen ihrer Möglichkeiten bereit, wo nötig die Stiftung für das Alter bei der Durchführung solcher Hilfe zu ergänzen. Dies ist nur eine der vielen Aufgaben, denen die Osterspende Pro Infirmis dient. Sie verdient daher auch Ihre Unterstützung.

Réflexions à propos de la vieillesse

Introduction de la rédaction. C'est avec plaisir que nous donnons ici la parole à une des plus âgées de nos lectrices. Nous aimons toujours beaucoup écouter et reproduire l'avis de nos lecteurs. La façon dont les personnes d'un certain âge considèrent les problèmes de la vieillesse est très intéressante; les jeunes gens profitent chaque fois de tels témoignages. Il va sans dire que chacun se base sur ses propres expériences personnelles et que l'on ne doit donc pas trop généraliser les observations de notre auteur. Mais toute nouvelle réflexion d'une personne âgée sur la vieillesse nous aide à mieux comprendre nos aînés.

Aux contemporains de 1882

«Comme volent les années, nous voici bientôt des vieux!» Ces paroles, qui commencent un joyeux chant d'étudiants, nous disent que, même à son époque la plus radieuse, la jeunesse a comme une vision de la vieillesse au devant de laquelle elle s'achemine inexorablement.

Quand commence la vieillesse et, partant, quand finit la jeunesse? Il est bien difficile de tracer une ligne de démarcation absolue entre ces deux états de la vie. Il existe des individus qui naissent «vieux», qui n'ont jamais connu la «jeunesse», cette jeunesse «ardente, joyeuse, printanière», comme la définit Anna de Noailles (femme poète française, 1876—1933). D'autres, par contre, semblent avoir reçu le don de rester indéfiniment jeunes et leur âge avancé ne se trahit que par les modifications apportées à leur aspect physique, leur cœur et leur esprit conservant toute la fraîcheur et la vivacité des années de jeunesse. Il faut aussi tenir compte, pour les symptômes physiques surtout, de l'influence du climat, du milieu social et de l'état de santé des individus.

Il est avéré que depuis plus d'un siècle environ, la moyenne d'âge s'est sensiblement élevée et les symptômes de la vieillesse apparaissant plus tardivement, les individus conservent plus longtemps un aspect de jeunesse.

On en vient tout naturellement à se demander si la longévité est un bien désirable ou un mal plutôt dur à supporter. Dans notre entourage immédiat, nous avons connu des personnes d'un âge très avancé qui jusqu'à leur dernier jour ont été heureuses de vivre, mais, en dehors de ce cercle restreint, combien il existe de vieillards condamnés à traîner misérablement une vie triste et malheureuse uniquement parce qu'ils sont devenus vieux!

Dans la haute antiquité, le problème des «vieux» ne se posait pas. Pour les anciens, le vieillard c'était «le sage», riche d'expérience et dont on recherchait et suivait les conseils. Le Décalogue considère une longue vie comme une récompense de la vertu. «Honore ton père et ta mère, afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur cette terre», c'est le seul commandement, il est vrai, accompagné d'une promesse! Il est à remarquer que les textes anciens ne parlent guère que des hommes arrivés à un grand âge, on passe sous silence les femmes qui ont atteint la vieillesse et nous ne possédons aucune donnée nous permettant de nous représenter comment elles vécurent et dans quelles conditions s'écoulèrent les dernières années de leur vie. Mais il n'est jamais question d'une «institution» qui serait chargée de s'occuper des vieux. On ne parle pas de «compassion» pour les vieux en tant que «vieux». Ce sont leurs proches — avant tout les enfants — qui s'occupent de leur subsistance lorsqu'ils ne peuvent plus y subvenir eux-mêmes; mais il n'est fait aucune mention de

«secours» qui soient dus aux vieillards, et on ne trouve aucune allusion, même lointaine, à une «hospitalisation». Bien au contraire, un des livres sapientiaux de l'Ancien Testament — l'Ecclésiastique, qui a fait couler tant d'encre et a suscité tant de discussions, mais qui néanmoins offre un reflet de la sagesse de son époque — recommande expressément aux vieux de «conserver toute leur indépendance» vis-à-vis des jeunes et de bien se garder de se dessaisir de leurs avoirs en faveur de leurs enfants ou proches parents, de crainte de devoir solliciter quelque chose d'eux:

«A fils ou épouse, à frère ou ami,
«n'accorde aucun pouvoir sur toi, ta vie durant!
«A personne n'abandonne ton bien,
«crainte de devoir solliciter en retour.
«Tant que tu vis, tant qu'il te reste un souffle,
«à nulle créature ne laisse pouvoir sur toi;
«car mieux vaut que les enfants t'implorent,
«que de tourner tes regards vers des mains filiales.
«La fin de tes jours venue,
«sur le temps de mourir tu distribueras ton héritage.»

(Ecclésiastique Ch. 33, vv. 19—24)

Ce qui, au contraire, ne fait aucun doute, c'est que les vieillards sont l'objet d'égards et de révérence. «Honore la personne du vieillard», lisons-nous dans le Lévitique.

Aujourd'hui, l'opinion courante est que les marques d'égards envers les vieux sont plutôt rares, surtout dans les lieux publics. Parmi les nombreux défauts que les vieillards reprochent aux jeunes gens, celui-là revient le plus souvent. C'est pourquoi je me permets d'ouvrir une parenthèse pour avoir le plaisir de relever la gentillesse et la prévenance des employés des trams lausannois. Souffrant d'une vilaine sciatique (en plus de mes 70 . . . disons printemps) pendant mes séjours de vacances à Lausanne, je mettais forcément de la lenteur à monter et à descendre des trams, dont je me servais largement, mais pas une fois la courtoisie du personnel ne s'est démentie à mon égard, je n'ai jamais manqué de trouver une main secourable accompagnée presque toujours d'un regard ou d'un sourire bienveillants qui semblaient dire: «oui, je comprends, . . . quand les jambes n'obéissent plus . . .» Et jamais — depuis que mes cheveux sont blancs — je n'ai voyagé debout dans un tram lausannois. Mais ce n'est pas partout ainsi. Dans la ville que j'habite à l'étranger, les rares fois que

j'ai pris un autobus, j'ai toujours dû faire le trajet debout, partageant le sort d'autres dames. Une fois, pourtant, que je devais faire un parcours un peu long et que toutes les places étaient occupées par les plus lestes à monter, me voyant vaciller sur ma canne, le contrôleur esquissa comme une demande de faveur à un de ces messieurs de me céder une place . . . Ce fut un monsieur à peu près de mon âge qui se leva. Je déclinai son offre, lançant bien haut: «Ne vous dérangez pas, Monsieur; je ne veux aucunement aller contre les usages locaux.» Je dois à la vérité de dire qu'immédiatement une demi-douzaine de jeunes gens se levèrent d'un bond et le jeune homme, dont j'acceptai la place, m'aida même à descendre à mon arrêt . . . Mais «une fois n'est pas coutume».

*

Pas tous les vieux conservent la plénitude de leurs facultés qui leur permettraient d'avoir une part active dans la société. La vie «motorisée» d'aujourd'hui, tout en procurant, à bien des points de vue, de grands et réels avantages, a pris un rythme et une allure auxquels les vieillards ne peuvent pas tous s'adapter. C'est, avant tout, la diminution de leurs facultés physiques qui rend les vieillards dépendants de leur entourage resté plus vaillant et c'est là que commence le drame!

Déjà Châteaubriand, mort octogénaire en 1848, écrivait, quatre ans avant sa mort, dans ses «Mémoires d'outre-tombe», en parlant du temps où vivait sa grand'mère: «En ce temps-là, la vieillesse était une dignité, aujourd'hui elle est une charge.» A plus forte raison l'est-elle à l'époque présente.

Dans les temps modernes, la charité s'est presque exclusivement portée vers l'assistance aux enfants. Il n'est pas difficile d'en comprendre le pourquoi. L'enfant est une promesse — s'occuper de lui revient presque à faire un placement de fonds lucratif: un jour ou l'autre, devenu adulte, d'une façon quelconque il «rapportera» — il représente une valeur latente. Mais ce n'est certes pas ce seul mobile — appelons-le intéressé — qui est à la base de la sollicitude portée aux enfants, elle est aussi dictée, et pour beaucoup, par un sentiment de pitié du plus fort vis-à-vis du «faible» qui n'a encore pour ainsi dire aucune voix au chapitre, qui ne demande qu'à «vivre» dans la parfaite ignorance des lois qui règlent son existence. Il n'est pas impossible non plus que cet intérêt porté en premier lieu aux enfants abandonnés ne soit provoqué par un sentiment confus de responsabilité collective,

qui se substituerait, pour ainsi dire, à la responsabilité naturelle de parents, lesquels, dans leur dépravation, ne la ressentiraient pas envers leur progéniture.

On n'aurait peut-être pas tout à fait tort en entrevoyant aussi dans l'intérêt que bien des personnes portent aux enfants une certaine part d'égoïsme, généralement inconscient. Les enfants, on peut les modeler à sa façon, c'est un sujet de satisfaction et de fierté que de les voir grandir et prospérer: c'est un peu notre œuvre, même si ce ne sont pas «nos» enfants, et on se reconnaît aussi quelque droit de s'attendre à une marque de reconnaissance de leur part. Avec les personnes âgées c'est bien différent. Il est fort douteux que l'on puisse avoir quelque influence personnelle sur le caractère du vieillard — les années vécues ont mis en lui leur empreinte indélébile, il a ses goûts bien ancrés, ses opinions sont bien arrêtées, il a ses habitudes, voire ses manies; il voudrait même, selon le cas, exercer encore quelque autorité sur son entourage. Il ne se rend pas compte que la transformation ultrarapide du genre de vie, le bouleversement des notions de valeur sociale, le développement de besoins nouveaux, inconnus de son temps, ont creusé entre lui et la génération qui le suit un abîme infranchissable.

Le vieil adage: «c'est la jeunesse qui prépare la vieillesse» n'est aujourd'hui à tous les points de vue qu'une cruelle ironie. Les vieux qui ont donné toutes les forces et toute l'énergie de leur jeunesse pour mettre de côté un pécule assurant leur existence et les mettant à l'abri de la misère pour leurs vieux jours, se sont trouvés dans le plus noir dénuement à la suite de la dévaluation monétaire provoquée par les exigences des deux dernières guerres. C'est un réconfort immense pour les vieux que de se sentir entourés, et de voir que quelqu'un pense à eux, s'occupe non seulement de leurs nécessités matérielles (on ne vit pas seulement du pain qu'on mange), mais leur donne aussi un appui moral, ce qui atténue grandement le sentiment d'isolement et d'abandon qui se développe si rapidement chez le vieillard retranché dans sa solitude. Ce sont là des attentions auxquelles on ne peut prétendre de la part du personnel d'un asile de vieillards ou même d'une pension de repos — leur fonction étant limitée à fournir à leurs pensionnaires le gîte et la nourriture au prorata du prix de pension. Les témoignages de sympathie ne peuvent guère être dosés d'après cette mesure.

En considérant sous ses différents aspects le problème que présente le sort des vieillards, on est forcé d'admettre que c'est un des problèmes sociaux le plus difficile à résoudre.

Aujourd'hui il est bien rare de trouver un foyer où la maîtresse de maison ne s'occupe que de son intérieur et de sa famille. Le nombre des femmes exerçant une profession augmente de jour en jour. La grande majorité exerce quelque activité lucrative et, si l'on ajoute à cela le manque d'aide de ménage, on comprendra qu'il ne soit pas facile de trouver le temps et la force pour s'occuper des vieux. L'aïeul n'a donc pas beaucoup de chance de pouvoir finir sa vie au milieu des siens et, dans bien des cas, il n'a même plus de milieu familial. Pour lui l'unique solution, la moins mauvaise en tout cas, c'est d'être hospitalisé. Dans ce cas aussi, on est forcé de compter avec les ressources financières du vieillard — bien souvent réduites à zéro. Les pensions de vieillesse introduites depuis quelques années dans plusieurs Etats assurent un minimum plus ou moins suffisant à l'entretien du vieillard si ce dernier vit en famille, mais il est loin de l'être si la personne âgée est appelée à vivre seule.

Pour ce qui concerne le problème d'hospitalisation, on peut constater qu'il a été fait un très grand pas dans son développement si l'on considère avec quelle rapidité se sont multipliés les asiles de vieillards subventionnés par les communes qui prennent à leur charge tout ou partie du coût d'entretien des pensionnaires, ainsi que les «pensions de repos» de différentes catégories offrant un degré de confort et d'entretien en rapport avec le prix de pension demandé. Il est à prévoir que ces genres d'institutions se généraliseront encore dans tous les pays arrivés à un certain degré de civilisation qui en fait une vraie nécessité.

Ces asiles et ces pensions de repos refléteront inévitablement le caractère du pays et même de la localité où ils auront été créés. Ils seront, d'une façon indiscutable, l'expression de l'esprit dans lequel ils auront été conçus et dépendront aussi — et largement — du critère selon lequel seront employés les moyens financiers dont chacune de ces institutions pourra disposer. Si l'on arrive à assurer aux hospitalisés un certain confort répondant à des besoins d'hygiène, comme: chauffage, électricité, eau courante, douches tièdes, en éliminant tout luxe d'apparat et avec cela une nourriture adaptée aux vieillards — il suffit pour cela de prendre connaissance d'un des guides de l'hygiène alimentaire des vieillards — il serait mal à propos d'exiger davantage.

L'hospitalisation offre aussi le grand privilège de donner aux vieillards le sentiment de stabilité dont le besoin augmente avec l'âge, elle met le vieillard à l'abri des imprévus qui sont si pénibles lorsque la faculté d'adaptation est émoussée par l'âge, comme il arrive si souvent, et que le moindre écart de la routine de la vie quotidienne semble à bien des personnes âgées une vraie catastrophe.

Dans tous ces établissements hospitaliers, sans exception, le personnel qui sera appelé à fournir sa collaboration directe et à s'occuper des vieillards, aura une tâche particulièrement lourde, ne craignons pas de le dire, ingrate même, et qui, pour être menée à bien, réclamera une patience à toute épreuve, un profond esprit d'abnégation et beaucoup, beaucoup de compréhension. «C'est comme la profession d'infirmière qui soigne les malades», me dira-t-on. — Non, il y a une sensible différence entre ces deux cas. En présence d'un malade, l'infirmière peut avoir la satisfaction de constater que les soins qu'elle lui prodigue apportent un soulagement, elle a l'espoir qu'il guérira demain, et, une fois guéri, qu'il sera remplacé par un autre — ce qui enlève le caractère de monotonie à son travail. Le vieillard, lui, n'est pas un malade, il ne guérira pas demain, il sera seulement plus vieux; en tout cas, il n'y a pas à prévoir de variations sensibles dans la ligne de conduite de la personne qui l'assistera, le vieillard ne «guérira» de sa vieillesse qu'en finissant sa vie.

La vieillesse rend souvent les individus égoïstes, capricieux, difficiles à contenter. Affaiblis mentalement — ce dont les vieillards, le plus souvent, ne se rendent pas compte, n'ayant plus la faculté de conserver dans leur mémoire les faits récents, incapables désormais de participer à la vie de leur temps, les vieillards se réfugient dans leur passé qui leur paraît l'âge d'or où ils retrouvent tous les charmes dont ils jouissaient grâce à leur jeunesse. Comme conséquence logique, il se développe en eux un esprit de critique pour tout ce qui les entoure au moment présent. Ils sont portés à attribuer aux jeunes des défauts et des vices qui n'ont aucune réalité et qu'ils sont seuls à voir. Les sens des vieillards s'affaiblissent: ils ne voient plus bien —il faut donc guider leurs pas et, souvent, leurs moindres gestes —, ils n'entendent pas (quoique se plaignant toujours du bruit) — il faut donc hausser la voix pour leur parler, et encore comprennent-ils tout de travers, même avec l'aide d'un appareil acoustique. Le contact continuél avec les vieillards ne tarde pas à devenir déprimant pour ceux

qui les entourent et leur prodiguent les attentions et les soins que nécessite leur état précaire. Il ne sera jamais assez reconnu combien les personnes appelées à remplir cette tâche, lorsqu'elles s'en acquittent consciencieusement, font œuvre de grande et charitable patience.

Mais — nous touchons ici un point particulièrement délicat et complexe — sous un aspect revêché et peu engageant, nombre de vieillards conservent souvent (nous ne hasardons pas de dire toujours) ou sentent se développer en eux avec l'âge un besoin indéfinissable de témoignages d'intérêt, d'affection même, qui donnerait le change au sentiment d'abandon et d'isolement qui envahit presque fatalement les vieillards lorsqu'ils n'ont plus leur foyer.

Arrachés de leur ambiance, transportés dans le milieu incolore et anonyme de la «pension de repos» ou de «l'asile de vieillards» où ils ont conscience d'être parfaitement indifférents aux personnes qui les approchent, les vieillards se sentent moralement isolés. C'est à quoi on peut attribuer en grande partie (lorsqu'il n'en existe pas d'autre raison particulière) l'état de profonde mélancolie où ils sont souvent plongés. La sécurité matérielle qu'offre l'institution hospitalière qui les accueille ne suffit pas à dissiper cet état de dépression morale. Ce n'est en tout cas pas un personnel mercenaire qui peut apporter aux vieillards hospitalisés même un semblant de cet appui moral dont ils ont pourtant si grandement besoin. De toute façon, cet appui moral n'est pas compris dans le prix de pension, on ne pourrait en demander davantage! Si, arrivés à la limite de leur vie, les vieux réalisent, qu'en fin de compte «nos ans sont consommés dans le temps d'un soupir», ils doivent aussi faire la dure expérience que ces ans, si rapides à fuir, sont composés de moments qui semblent parfois bien longs et bien lourds.

Cet appui moral, ce réconfort qui aurait le pouvoir de rallumer la joie intime de vivre chez des vieillards privés de tout autre bonheur, ne peut être donné que par des personnes qui comprennent et admettent cette nécessité; des personnes qui, spontanément, se sentiraient heureuses de pouvoir donner cette consolation. Si l'on nous permet une comparaison — peut-être un peu osée — nous dirions par des personnes qui sont comme la source de lumière qui donne sa clarté sans rien perdre de sa propre puissance. Il existe, en effet, de ces êtres qui possèdent le don de savoir consoler les autres dans quelque affliction qu'ils se

trouvent. Mettre ce don en pratique — c'est donner du bonheur. Mais ces êtres sont rares . . .

De nombreuses personnes conservent jusqu'à un âge très avancé, jusqu'à la fin de leur vie, la faculté de se livrer à quelque travail — manuel ou intellectuel — ce qui aussi, dans une certaine mesure, est une sauvegarde contre la mélancolie sénile.

Dans l'antiquité, Cicéron (106—43 avant Jésus-Christ) consacre à l'étude de la vieillesse un petit écrit d'une fraîcheur et d'une pureté de style qui lui donnent un charme tout spécial — «De senectute» — «De la vieillesse». Malgré le moment où il fut composé — en l'an 44 avant Jésus-Christ — moment particulièrement troublé par les agitations politiques auxquelles Cicéron prend une part très active, il exprime à l'égard de la vieillesse un optimisme inébranlable.

Pour Cicéron, la vieillesse, considérée comme tout autre phénomène naturel (et, par conséquent, inévitable) ne constitue nullement un mal. Si les gens s'imaginent qu'ils n'en seront jamais atteints et se plaignent d'avoir été pris par surprise, ce sont eux seuls qui sont coupables d'avoir cette déception. Cicéron affirme que la vieillesse serait même le moment le plus favorable à la production d'importants travaux intellectuels, étant donné que les forces physiques sont forcément affaiblies par l'âge.

Cicéron insiste sur le fait que la diminution de la vigueur physique est compensée par l'augmentation de la sagesse qui est le fruit de l'expérience. Il affirme que, loin de considérer les vieillards comme une charge, les jeunes les aiment et les respectent lorsqu'ils demeurent accessibles aux impressions nouvelles et restent actifs dans la mesure de leurs forces. Si l'âge prive les vieillards de certains plaisirs, il leur laisse toujours les plaisirs de l'étude et de la contemplation, les joies des relations sociales, surtout de la conversation entre amis. Parmi les plaisirs dont peut jouir le vieillard, Cicéron donne une grande importance à l'agriculture sous toutes ses formes ainsi qu'à l'apiculture — «activités saines», dit-il, «utiles, profitables au goût et à l'œil.» Ces plaisirs — de nos jours, hélas — sont bien difficilement accessibles aux vieillards qui ne peuvent s'échapper des villes tentaculaires où ils sont pris comme dans un étau.

Mais la plus grande gloire de la vieillesse est, pour Cicéron, le prestige dont jouissent les vieux auprès des jeunes. Cette satisfaction du «prestige», Cicéron la place au-dessus de toutes

tige soit acquis par une réelle valeur» — a-t-il soin d'ajouter. Cicéron voit aussi un bien dans la vieillesse en ce qu'elle nous achemine graduellement à la mort, ce qui vaut mieux — dit-il — que de finir sa vie à la fleur de l'âge en sentant la résistance qu'offre à la mort un organisme encore jeune. Rappelons que Cicéron exprimait ces idées à l'âge de 62 ans — donc avant d'avoir expérimenté personnellement ce que l'on entend par profonde vieillesse.

Nous nous sommes attardée à parler de l'ouvrage de Cicéron parce que, s'imposant par son incomparable valeur littéraire et l'élévation de beaucoup de ses idées, il nous fait particulièrement bien saisir combien l'opinion que l'on se fait de la vieillesse et les conditions dans lesquelles elle peut se trouver, diffèrent d'une époque à l'autre.

A notre époque, une romancière française, qui a joui d'une incontestable célébrité — Colette — née en 1873 et morte plus qu'octogénaire après une vie matérielle et sentimentale des plus mouvementée, a conservé jusqu'à la fin de ses jours un amour de la vie d'une intensité si vraie qu'il lui fait — semble-t-il — oublier le nombre de ses années et les douloureuses infirmités qui paralysent son corps condamné à l'immobilité.

Anna de Noailles (1876—1933), par contre, presque sa contemporaine de naissance, cette femme de lettres idolâtrée par le Paris mondain de son époque, a eu toute sa vie, peut-on dire, la hantise et l'horreur de la vieillesse à laquelle elle ne pouvait se résigner. Après avoir mis son talent de poète à chanter avec une hardiesse de sincérité surprenante tous les plaisirs et toutes les voluptés de la vie, elle lance, comme un cri de détresse et de désespoir: «pourtant tu t'en iras un jour de moi, jeunesse!» — Morte à 57 ans, elle n'a connu ni la vieillesse, ni ses infirmités.

Notre but n'étant pas de trancher la question de savoir si la vieillesse est un bien ou un mal en soi, nous la laisserons ouverte.

La seule chose certaine que l'on puisse affirmer, et celle-là sans contredit, c'est que si la vie humaine se prolonge au-delà d'un certain nombre d'années on entre dans la vieillesse et que ceux qui y sont entrés sont devenus fatalement — qu'ils le veuillent ou non — des vieillards.

En vertu d'une loi naturelle, les vieillards doivent abdiquer toute ou partie de leur indépendance, ils sont contraints de «subir» leur vie, n'ayant plus la capacité de la «faire». Et ils sont forcés

d'accepter la vie telle que la jeune génération l'entendra et telle qu'il sera en son pouvoir de la leur créer . . .

Le joyeux chant d'étudiants que nous avons cité au début de nos réflexions sur la vieillesse se termine par l'expression d'un espoir et d'une profession de foi: «. . . Au près des sources éternelles, le cœur, un jour, doit rajeunir» — c'est sur ces paroles que nous voulons finir.

Madis

Seelische Wandlungen beim alternden Menschen

Unter diesem Titel hat Dr. A. L. Vischer, Arlesheim, der ehemalige Chefarzt am Altersheim des Bürgerspitals Basel und der bekannteste Schweizer Gerontologe mit internationalem Ruf, im Jahre 1949 ein Werk veröffentlicht, das ein grosses Echo bei Wissenschaftlern und Laien fand. Schon damals schrieb die «Zeitschrift für Psychologie», Bern, darüber unter anderem: «Was wir vom Altwerden, von der Zukunft, der Vergangenheit, Vergänglichkeit, über das Zeitbewusstsein, die Einstellung zum Tode erfahren, reiht sich würdig an Ciceros Abhandlung vom Alter einerseits und die philosophisch-psychologischen Bestrebungen unserer Zeit anderseits. Dazwischen spannt sich der weite Bogen der Denker, die das Werk befruchten und die durch die Darlegungen des Verfassers zu neuem Leben und Sinn gelangen.» Jene erste Auflage war nur zu rasch vergriffen, und zahlreich waren die Stimmen, die den Autor um eine Neuauflage seines grundlegenden Werkes über die psychologische Altersforschung baten.

Heute ist es soweit. Das Buch ist vor wenigen Wochen im Verlag Benno Schwabe & Co. Basel/Stuttgart, in neubearbeiteter und stark erweiterter Auflage herausgekommen. In seiner Vorrede appelliert der Verfasser an die Nachsicht seiner Leser, da sich in der Zwischenzeit die Last des Alters für ihn erheblich vergrössert habe. Gerade diese letzten zehn Jahre haben aber Dr. A. L. Vischer neue, wertvolle, unmittelbare Erfahrungen gebracht, von denen wir profitieren dürfen, ja profitieren müssen, wenn wir dereinst unser eigenes Alter getrost auf uns nehmen wollen. Die vielen Selbstzeugnisse bedeutender Persönlichkeiten, die der Verfasser lebendig werden lässt, erhalten ihr volles Gewicht erst im Licht seines eigenen Erlebens, das er so verständlich und doch eindringlich an uns heranzutragen versteht. In den letzten Sätzen